

Apprécier la cohérence d'un texte L'arrimage des énoncés

Odette Gagnon

Numéro 128, hiver 2003

La cohérence textuelle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55783ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, O. (2003). Apprécier la cohérence d'un texte : l'arrimage des énoncés. *Québec français*, (128), 62–66.

APPRÉCIER LA COHÉRENCE D'UN TEXTE

L'ARRIMAGE DES ÉNONCÉS

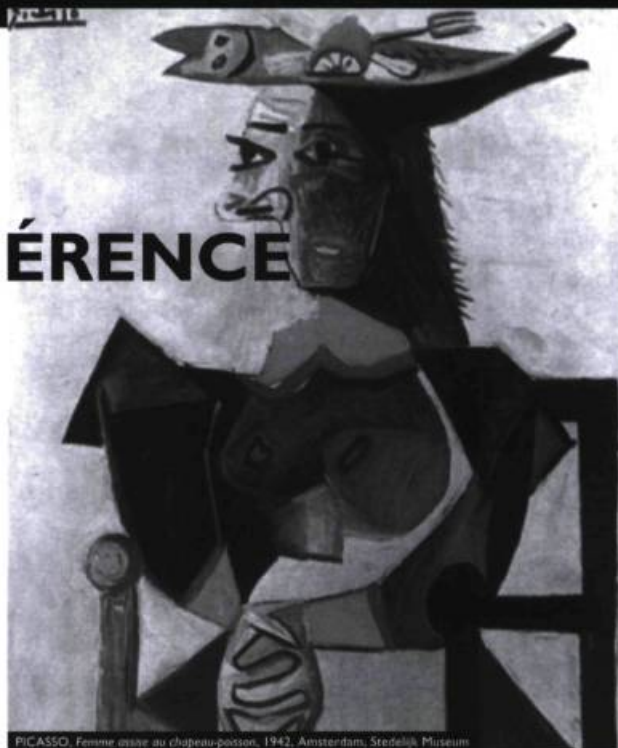
PAR ODETTE GAGNON*

Tout comme le recto d'une feuille ne peut s'imaginer sans son verso, ou le côté pile d'une pièce de monnaie sans son côté face, le texte ne peut s'imaginer sans cette qualité qui fait de lui un texte : la cohérence. Or, un texte n'est pas un jeu de dominos, dans lequel les pièces (les énoncés) se juxtaposent simplement les unes aux autres ; un texte, c'est un casse-tête, dans lequel les pièces s'emboîtent les unes dans les autres. Dans un texte comme dans un casse-tête, chaque pièce (chaque énoncé) a sa raison d'être, et la présence de chacune ainsi que la façon qu'elle a de s'arrimer aux autres contribuent à façonner l'image globale. Ainsi la cohérence d'un texte repose sur la raison d'être (la pertinence¹) de chaque énoncé et de chaque séquence d'énoncés, et sur la façon dont les énoncés et les séquences d'énoncés s'arriment les un(e)s aux autres.

Un premier constat s'impose d'emblée : nous disons « chaque énoncé et chaque séquence d'énoncés » parce que la cohérence se joue tant au niveau local (ou micro-structurel) entre les énoncés d'une même séquence ou paragraphe, qu'au niveau global (ou macro-structurel)² entre les diverses séquences (ou paragraphes) du texte.

Un deuxième constat s'avère opportun, concernant le caractère multidimensionnel du texte. La construction d'un texte représente en effet un acte de langage qui comporte au moins trois actes fondamentaux³ : l'acte de référence (on parle de quelque chose) ; l'acte de prédication (on dit quelque chose de ce dont on parle) ; l'acte d'énonciation (on le fait d'une certaine manière). Ces trois actes déterminent trois niveaux (simultanés) de structuration du texte (la structuration référentielle, la structuration prédicative et la structuration énonciative), lesquels doivent être considérés comme autant de terrains sur lesquels se joue la cohérence.

Un dernier constat doit être fait : il est rare que les textes, même ceux produits par des scripteurs moins habiles, génèrent un effet de totale incohérence. Ils se caractérisent plutôt soit par une impression générale de cohérence, soit par une impression de cohérence perturbée par des ruptures, lesquelles s'avèrent plus ou moins nombreuses et d'importance variable. C'est que la cohérence est une affaire de degré : un texte sera perçu comme plus



PICASSO, *Femme assise au chapeau-poisson*, 1942, Amsterdam, Stedelijk Museum

ou moins cohérent selon le nombre de ruptures qu'il présente et selon l'incidence de ces ruptures sur l'interprétation globale.

L'impression de cohérence jaillira donc d'un texte qui présente peu ou pas de ruptures dans la pertinence des énoncés et dans leur arrimage les uns aux autres, au niveau global et au niveau local, cette pertinence et cet arrimage se manifestant simultanément sur les plans de la structuration référentielle, de la structuration sémantique et de la structuration énonciative.

L'illustration de ruptures de cohérence au niveau global nécessiterait un développement que, malheureusement, les contraintes d'espace de cet article ne permettent pas. Nous nous limiterons donc aux ruptures de cohérence qui sont susceptibles de survenir au niveau local.

Les ruptures de cohérence au niveau local

La cohérence textuelle appréhendée au niveau local concerne l'enchaînement des énoncés dans chaque séquence. Pour maximiser l'effet de cohérence, le scripteur doit s'interroger d'abord sur la pertinence de chaque énoncé par rapport au thème développé⁴ et aux informations des énoncés précédents : pourquoi donner cette information à ce stade-ci du déroulement textuel ? Il doit s'interroger ensuite sur l'arrimage des énoncés les uns aux autres, arrimage qui se fait à la fois au niveau référentiel, au niveau sémantique (ou événementiel) et au niveau énonciatif.

La pertinence des énoncés

Une information n'est jamais donnée gratuitement, simplement pour remplir un peu d'espace (quoi qu'en pensent certains élèves !) : elle doit faire progresser la construction de l'univers textuel. Toute information doit donc avoir sa raison d'être, sans quoi on l'accusera, dans un langage si cher aux élèves, de « ne pas avoir de rapport ». Par ailleurs, une information se voit toujours interprétée dans l'éclairage que lui donne(nt) la ou les

information(s) précédente(s)⁵, et vice versa. C'est donc en regard des informations qui l'entourent (contexte) que la raison d'être d'une information donnée sera recherchée. Ainsi une information peut être jugée plus ou moins pertinente a) parce que non liée directement aux informations du contexte, b) parce que redondante ou contradictoire par rapport au contexte, c) parce que non récupérée dans le contexte postérieur, ou d) parce que mal placée dans le flux textuel. Les ruptures de cohérence qui touchent la pertinence des énoncés ne seront pas illustrées dans cet article, faute d'espace.

L'arrimage des énoncés

Il découle de ce qui vient d'être dit que toute information doit être pertinente pour faire progresser la construction de l'univers textuel. Mais comme dans toute construction, une information nouvelle (ou une nouvelle brique !), même pertinente, ne surgit pas de nulle part et ne tient pas en suspension dans les airs : comme dans toute construction, chaque information nouvelle (chaque nouvelle brique) prend appui sur celles qui l'entourent et s'accroche solidement à elles. Et comme dans toute construction, où les points de jonction couvrent tout le périmètre d'une nouvelle brique, les points d'ancrage d'une information nouvelle sont assez nombreux. En d'autres termes, l'arrimage d'une information nouvelle aux autres se fait à la fois au niveau référentiel (au niveau de ce dont on parle), au niveau événementiel (au niveau de ce que l'on dit de ce dont on parle) et au niveau énonciatif (au niveau de la manière dont on le fait). Pour être réussi, pour que le texte donne l'impression de « couler de source », cet arrimage doit se faire à ces trois niveaux, et de façon harmonieuse.

L'arrimage au niveau référentiel

L'auteur d'un texte met en scène des acteurs, c'est-à-dire des entités textuelles (objets, individus, propriétés, états de choses, événements, etc.), qui correspondent plus ou moins aux entités du « monde réel ». Pour que la mise en scène textuelle soit interprétable, il faut que le scripteur spécifie, via l'utilisation d'expressions linguistiques (qu'on appelle « expressions référentielles », et qui se présentent sous forme de groupes nominaux (GN ou pronom) plus ou moins élaborés), quelles sont ces entités dont il est en train de parler et comment elles interagissent, de sorte que le récepteur puisse les identifier à chaque instant.

Cette identification repose sur la façon dont sont introduites puis reprises les entités textuelles dans chaque énoncé, et sur la façon dont elles entrent en relation les unes avec les autres. L'insertion de toute nouvelle entité (ou expression référentielle) et sa mise en relation avec celles qui l'entourent seront considérées comme réussies si le récepteur est en mesure d'identifier aisément et sans l'ombre d'un doute ce à quoi elle fait référence.

L'introduction des acteurs textuels

L'introduction d'un acteur textuel par le biais d'une expression référentielle peut se faire sur la base a) d'aucune relation particulière avec ceux qui l'ont précédé, b) d'une relation de contiguïté sémantique ou pragmatique, ou c) d'une relation d'identité partielle. Dans tous ces cas, l'introduction sera plus ou moins réussie selon l'aptitude de l'expression utilisée à désigner un ré-

férent, et un seul, celui-ci étant identifiable par le récepteur. Cette aptitude dépend de la signification lexicale de l'expression choisie et des données contextuelles dont dispose le récepteur.

Faute d'espace, nous ne nous attarderons pas aux circonstances où l'introduction d'une expression référentielle s'avère plus ou moins bien réussie⁶.

La reprise des acteurs textuels

Une fois introduits dans l'environnement cognitif de l'interlocuteur, sous forme de GN ou de prédication (adjectif, verbe, proposition), les acteurs textuels peuvent être rappelés ou repris⁷ (en différents points du texte, sous différentes formes linguistiques et affublés de différentes propriétés). Ce rappel s'effectuera avec succès si le lecteur est en mesure d'identifier, pour l'expression référentielle servant au rappel (l'expression anaphorique), ce à quoi elle fait référence dans le contexte ; s'il est en mesure d'identifier, donc, le « bon » référent, c'est-à-dire celui que le scripteur avait envisagé.

La reprise s'effectue à l'aide de la répétition, de la nominalisation, et du rappel fidèle ou infidèle en *le N* ou *ce N* avec ou sans expansion (reprise et substitution lexicale dans le cas du rappel d'un GN, nominalisation dans le cas du rappel d'une prédication). Encore une fois, nous ne pouvons illustrer que quelques cas⁸.

Les difficultés qui surviennent le plus souvent, peu importe le moyen linguistique utilisé (pronom, reprise et substitution lexicale, nominalisation) sont liées à l'absence de référent, à l'ambiguïté référentielle (deux référents potentiels), à la non coïncidence en genre et/ou en nombre entre expression anaphorique et référent, et à l'inadéquation sémantique.

Absence de référent : J'entends souvent dire : « La télé ne passe que des navets. » : mais *ces mêmes grincheux* n'ont pas la loyauté d'applaudir quand on diffuse un beau film (Reichler-Béguelin, 1988, p. 27).

Comme je le disais, l'argent ne fait pas le bonheur. Au contraire, il l'envenime : le seul fait de détruire la cellule familiale, d'amener des gens à profiter d'eux ou encore de chambarder leur vie du tout au tout est tout ce qu'il y a de plus néfaste pour eux⁹.

Ambiguïté référentielle : *Les parents* doivent parler de sexualité avec *leurs enfants*. Ils doivent savoir, dès leur plus jeune âge, tous les changements qu'ils subiront durant leur adolescence. Mais ce n'est pas tout de lui faire découvrir son corps ; on doit aussi leur parler de la première relation sexuelle.

Non coïncidence en genre et/ou en nombre : Selon Platon, puisque *le peuple d'Atlante* était poussé par un ardent désir de gloire et de richesses et qu'ils perdirent de ce fait toute morale, Zeus, souverain de tous les dieux, les frappa de sa foudre. « Il y eut, écrit Platon, des tremblements de terre effroyables, et, en un jour et une nuit de désolation... l'île de l'Atlantide fut engloutie sous les flots et disparut. »

Inadéquation sémantique : Pour bien se préparer à ce changement de millénaire, il importe de bien s'informer. Une per-

sonne bien informée pourra mesurer adéquatement les impacts associés au passage à l'an 2000 pour sa famille. Il faut donc consulter les journaux, écouter les émissions de télévision traitant du sujet, consulter les sites Internet d'entreprises ou de gouvernements. Ces contacts permettront de bien se conformer à cette arrivée à la fois attendue et redoutée... (ces consultations, ces précautions).

L'arrimage au niveau événementiel

La dimension référentielle joue sans contredit un rôle déterminant dans la gestion de la cohérence d'un texte, en ce sens que les acteurs du texte doivent être identifiables par le récepteur si l'on veut maximiser la pertinence des énoncés et ainsi augmenter leurs chances d'interprétabilité. Mais un texte n'est jamais qu'une simple énumération de référents (puisqu'il faut bien dire quelque chose à propos de ce dont on parle !) : des propriétés, actions ou événements, c'est-à-dire des prédications, doivent être assignés à ces référents. Il est donc clair que les expressions référentielles doivent s'accompagner d'un « apport sémantique constamment renouvelé » (règle de progression selon Charolles 1978), instaurant des relations non seulement entre les référents, mais entre les prédications associées à ces référents.

Cet apport d'information nouvelle, on s'en doute, ne peut s'arrimer à l'information ancienne de n'importe quelle façon. Il ne suffit pas que l'information soit « nouvelle », encore faut-il qu'elle soit reliée, et adéquatement, à l'information préalablement présentée ; encore faut-il, donc, que les deux (informations nouvelle et ancienne) mettent en rapport des faits, événements, états de choses susceptibles d'être mis en rapport dans le monde « réel », ce à quoi Charolles réfère en termes de « plausibilité événementielle » (1995, p. 143). Cette plausibilité événementielle se traduit par la possibilité, pour le récepteur, d'établir une relation vraisemblable¹⁰ entre les événements décrits, laquelle possibilité pourra être sérieusement compromise par l'inaccessibilité du contexte, l'absence ou l'emploi inapproprié d'un connecteur.

L'inaccessibilité du contexte

Dans le discours monologal écrit, le récepteur n'a accès ni à l'environnement physique, ni à l'environnement psychique qui ont conditionné le scripteur au moment d'écriture. Il ne peut donc compter ni sur la présence d'éléments physiques, ni sur la coopération du scripteur pour résoudre d'éventuelles difficultés d'interprétation. Il doit s'en remettre aux seules informations fournies par le contexte verbal pour interpréter chacun des énoncés, et chaque séquence d'énoncés.

Il est donc capital que toutes les propositions nécessaires à l'interprétation d'un énoncé se retrouvent dans le contexte immédiat de cet énoncé. Si elles sont trop éloignées, ou si aucun concept verbalement activé ne permet de les récupérer, ou si les inférences à faire pour leur recouvrement sont trop nombreuses ou trop peu vraisemblables, l'énoncé risque de se voir sanctionné. Considérons l'extrait suivant :

(P1) L'identité sexuelle est une question cruciale chez ce groupe d'âge (les adolescents). (P2) Ce stade de la vie est très déroutant. (P3) Cette période de la vie est le temps pour faire plusieurs expérimentations qui sont souvent sexuelles. (P4) Il est

difficile pour eux d'annoncer qu'ils sont homosexuels : (P5) « Les adolescents qui se débattent avec leur orientation sexuelle peuvent ressentir une grande détresse pendant longtemps, particulièrement s'ils n'ont pas reçu d'information sur les choix homosexuels... ».

À la première lecture, P4 laisse perplexe : le scripteur est-il en train d'affirmer que tous les adolescents sont homosexuels ? Cela étant peu probable, une relecture s'impose. Cette relecture amène à présumer qu'il manque, entre P3 et P4, des informations susceptibles de faire le lien entre les deux, susceptibles en fait d'introduire une restriction (ce ne sont pas tous les adolescents qui sont homosexuels) apte à justifier la présence (et donc garantir la pertinence) de P4 : « ... faire plusieurs expérimentations qui sont souvent sexuelles, et qui amènent plusieurs jeunes à se découvrir une orientation homosexuelle ». Sans la présence d'une telle information dans le contexte, la pertinence de P4 risque de se voir contestée par les lecteurs.

L'absence d'un connecteur

Ce qu'il est convenu de regrouper sous l'étiquette « connecteurs » correspond à un large éventail de mots ou d'expressions (coordonnants, subordonnants, adverbes, expressions, etc.) dont le rôle consiste à unir des unités de discours de nature et de taille diverses (mots, syntagmes, propositions, phrases, paragraphes, contenus implicites, énonciations, etc.) en explicitant le rapport envisagé entre elles. Les connecteurs cumulent donc deux fonctions : celle de marques de connexion, en ce qu'ils connectent deux ou plusieurs segments, et celle de marques de guidage, en ce qu'ils explicitent le rapport envisagé entre les segments et facilitent ainsi leur interprétation.

La présence d'un connecteur entre deux segments n'est pas toujours requise (l'établissement d'une relation entre eux pouvant se faire sur la base de leur contenu linguistique), et les conditions où elle l'est s'avèrent difficiles à préciser. Toutefois, quelques principes généraux peuvent être dégagés.

Un énoncé qui sert à exemplifier un énoncé précédent nécessite généralement une indication en ce sens, qui permet au récepteur de percevoir la différence dans le niveau hiérarchique des énoncés :

(P1) De plus, dans le cas de la TGG (l'un des deux types de thérapie génique), il pourrait en résulter des malformations génétiques. (P2) Si le généticien se trompait et modifiait le gène qui influence la formation du pied, il y aurait de grandes chances que le bébé naisse sans pied ou avec un pied difforme.

La présence de P2 à la suite de P1, sans connecteur, laisse croire que les malformations génétiques introduites en P1 concernent (uniquement ?) le pied. Pour redonner à P1 son caractère général, et ainsi redonner à P2 son statut d'exemple, le connecteur « par exemple » (au début de P2 ou entre les deux propositions qu'elle contient) aurait été, sinon nécessaire, du moins très utile.

À l'instar des énoncés servant d'exemples, ceux qui introduisent un changement d'aspect ou de thème par rapport à l'énoncé précédent requièrent, eux aussi, l'emploi d'un connecteur, faute de quoi ils risquent d'être interprétés comme étant une élaboration de cet énoncé.

(P1) C'est maintenant une question de nécessité d'utiliser l'aluminium dans l'industrie automobile. (P2) Étant un matériau très léger, l'aluminium permet de construire des voitures moins « énergivores » en termes de consommation d'essence. (P3) Il donne aussi plus de souplesse aux constructeurs sur le plan du dessin de conception mécanique. (P4) *Il ne faut surtout pas oublier qu'une voiture tout aluminium est entièrement recyclable.*

P1 introduit le thème de la séquence, la nécessité d'utiliser l'aluminium dans l'industrie automobile, et les énoncés suivants élaborent ce thème en décrivant les qualités de ce matériau qui en justifient l'utilisation. Une première qualité est introduite en P2 : sa légèreté. Une deuxième (marquée comme étant différente de la première par l'emploi de aussi) est introduite en P3 : sa souplesse. Arrive alors P4 qui, sans indication autre, est automatiquement interprétée comme une élaboration de la précédente. Mais le fait d'être recyclable n'a rien à voir avec la souplesse ; il s'agit là d'une qualité différente, qu'on ajoute aux deux autres pour vanter les mérites de l'aluminium. L'emploi d'un connecteur d'addition aurait permis un arrimage beaucoup plus fluide : *Et il ne faut pas oublier...*

Finalement, comme les énoncés servant d'exemples et ceux introduisant un changement d'aspect, les énoncés tirant une conclusion de ce qui précède et ceux entrant en opposition d'une quelconque manière (il existe plusieurs types d'opposition) avec le ou les énoncés antérieur(s) sont plus facilement interprétables lorsque cette conclusion et cette opposition se voient explicitement marquées par un connecteur. Considérons l'extrait suivant :

(P1) Qu'est-ce que la santé ? (P2) Selon les conventions de la médecine scientifique, la santé, c'est « l'absence de maladie ». (P3) Quoique logique, cette perception de la santé n'existe plus. (P4) De nos jours, avec l'élévation du niveau de vie, la multiplication des services et des spécialistes, on tend à rattacher la santé à une conception de la vie où la moindre douleur relève de la maladie. (P5) Actuellement, les gens perçoivent la santé comme « l'absence de douleur ». (P6) Cette absence est plutôt rarissime, c'est pourquoi les gens sont sans cesse en « quête de santé ». Comme nous le verrons, cette quête s'effectue de différentes façons.

Les phrases P1-P4 servent à construire la définition de la santé adoptée en P5 et dans les séquences suivantes sur la base d'un raisonnement syllogistique : santé = absence de maladie ; or aujourd'hui, douleur = maladie ; donc santé = absence de douleur. Cette conclusion, énoncée en P5, aurait dû être présentée comme telle, à l'aide d'un connecteur pouvant expliciter ce type de rapport : Actuellement, les gens perçoivent **donc** la santé... Par ailleurs, la restriction introduite en P6 aurait été plus facilement interprétée comme telle si un connecteur de restriction avait été utilisé : **Cependant** (mais, toutefois), cette absence est plutôt rarissime...

L'emploi inapproprié d'un connecteur

Il arrive que l'emploi d'un connecteur, au lieu de guider l'interprétation, ne fasse que brouiller les pistes davantage ! C'est que les conditions d'emploi des connecteurs ne sont pas toujours évidentes (les nuances distinguant les connecteurs d'une même famille sont souvent subtiles), et peu enseignées de façon systématique (même pour les enseignants, il s'agit là d'un terrain particulièrement glissant). Considérons l'extrait suivant :

(P1) Abordons maintenant le sujet de l'économie. (P2) Le Burkina Faso est un pays à 90% agricole. (P3) Les cultures vivrières sont essentiellement le petit mil, le sorgho et le maïs, tandis que les cultures de rente sont le coton et les produits maraîchers et fruitiers tels que le haricot vert et la mangue. (P4) L'arachide est aussi cultivée. (P5) Pour ce qui est de l'élevage, il est surtout pratiqué dans le nord par les Peuls. (P6) Le Burkina Faso produit ensuite de l'or (8% du PNB) à Poursa, de l'antimoine à Manfoulou, des phosphates à Arly et du manganèse à Tambao...

Dans P6, l'utilisation de *ensuite* pose problème. Ce connecteur sert généralement à marquer une relation de succession chronologique entre des événements ou des énonciations (le fait de dire). Or P6 n'est pas en rapport chronologique avec ce qui précède ; il introduit en fait un aspect lié au thème général de la séquence annoncé en P1 (l'économie du Burkina Faso), aspect qui s'ajoute aux deux autres déjà développés en P2-P4 (l'agriculture) et en P5 (l'élevage). L'insertion de ce nouvel aspect aurait été beaucoup mieux réussie avec une expression comme *pour ce qui est de ou quant à introduisant* l'idée générale impliquée par les éléments de P6 : les ressources minières. Soulignons en passant que *ensuite* est sans doute l'un des connecteurs dont l'usage est le plus galvaudé.

L'arrimage au niveau énonciatif

En plus de la structuration référentielle et de la structuration prédictive, la construction d'un texte suppose une structuration au niveau énonciatif : le scripteur parle de quelque chose et en dit quelque chose, mais il le fait d'une certaine manière, c'est-à-dire en s'en tenant plus ou moins proche. La structuration énonciative reflète donc la position, la distance plus ou moins grande qu'adopte le scripteur à l'égard des propos qu'il tient et de ses interlocuteurs, réels ou potentiels. Cette position se traduit par l'instauration de l'un ou l'autre des deux plans d'énonciation (l'énonciation de discours et l'énonciation historique), lesquels se manifestent grâce à certains indices linguistiques : les temps verbaux (temps du discours versus temps du récit), les indices de personne, de temps et de lieu et les démonstratifs (déictiques versus non déictiques) et les indices de modalisation (modalités d'énoncés et modalités d'énonciation) (leur présence versus leur absence). Soulignons que la position du scripteur se traduit aussi par la place qu'il accorde dans son texte aux discours des autres.

La cohérence énonciative est garantie lorsque le cadre énonciatif instauré est maintenu tout au long du texte ou lorsqu'une modification à ce cadre est justifiée et effectuée adéquatement, et lorsque l'insertion du discours d'autrui se fait de façon harmonieuse (discours direct : citation pertinente ; discours indirect : paroles d'autrui pertinentes et correctement intégrées au texte en vertu des règles de la syntaxe).

Voyons d'abord un extrait dans lequel l'alternance entre temps du discours (le présent) et temps du récit (le passé simple) n'est pas justifiée, et perturbe ainsi la cohérence de la séquence.

(P1) Le prince Dracul, qui régna sur un territoire correspondant à l'actuelle Roumanie, naquit en 1431, alors que l'Europe s'étendait de l'Atlantique à la mer Noire en passant par la Baltique. (P2) La puissance de l'Église ainsi que le jeu des alliances et des vassalités tenaient le pays dans une structure féodale. (P3) En 1434, le père de Vlad Dracul bat les Turcs envahisseurs dans

la capitale de Valachie et s'empare ainsi du pouvoir. (P4) Le jeune Vlad reçut donc une noble éducation qui se composait d'équitation, de protocole, de joutes et de bien d'autres activités. (P5) À la mort de son père lorsqu'il a 25 ans, il est reconnu prince de Valachie et hérite de la surveillance des régions frontalières afin d'éviter l'invasion du territoire par l'empire ottoman. (P6) Aussitôt sur le trône en 1456, Vlad décide de centraliser le plus possible son gouvernement en brisant de façon spectaculaire la noblesse terrienne, les Boyards, de qui il dépendait pour les grandes décisions, surtout en matière de finance et d'administration. (P7) Et le prince fait le ménage d'une manière terrible contre tous ceux qui osent le contredire...

Dans l'extrait suivant, c'est l'alternance dans les indices de personne qui perturbe la cohérence de la séquence.

(Dans le futur) Aussi nous pourrons nous lever plus tard à cause des supers robots qui feront tous à votre place. Comme le déjeuner, ton sac d'école, la vaisselle et d'autre chose.

Dans quelques cas, comme le suivant, ce sont les indices de temps et de lieu (déictiques versus non déictiques) qui s'avèrent plus ou moins bien gérés, et qui perturbent le cadre énonciatif instauré.

Je suis passé par toute la gamme des émotions lorsque mon chien a grugé toutes les cassettes de musique préférées que mon meilleur ami m'avait prêtées. Je me suis senti très mal durant cette journée du 19 juillet 1998. Laissez-moi vous raconter comment s'est déroulée cette journée inoubliable !

Dès le moment où j'ai vu les cassettes de mon ami toutes mordillées, je suis aussitôt devenu bien angoissé. Je me sentais mal car mon meilleur ami allait venir chez moi pour les reprendre aujourd'hui même.

Nous avons fait l'hypothèse que la cohérence textuelle repose sur la pertinence des énoncés (ou séquences) et sur leur façon de s'arrimer les un(e)s aux autres aux trois plans de structuration du texte, et que des accrocs à l'un ou l'autre de ces niveaux entravent plus ou moins sérieusement son établissement (et son rétablissement par le récepteur).

Nous avons voulu présenter une vue d'ensemble de tous les facteurs dont la gestion simultanée assure la cohérence d'un texte. Pour y parvenir, considérant les contraintes d'espace imposées, nous avons volontairement omis de développer certains aspects de la cohérence qui auraient eux aussi mérité toute notre attention. Mentionnons à cet effet que nous avons accordé peu de place à l'arrimage des énoncés au niveau référentiel simplement parce qu'il s'agit là, probablement, de la dimension de la cohérence la plus étudiée. Le lecteur intéressé pourra donc trouver ailleurs des informations pertinentes à ce sujet. Nous avons aussi négligé de parler de l'incidence de chacune des ruptures de cohérence sur l'interprétation globale, ce à quoi le lecteur intéressé pourra trouver des éléments de réponse dans Pepin (1998)¹¹.

* Université du Québec à Chicoutimi

Notes

1 Nous avons démontré ailleurs (Gagnon, 1998 et 2000) que la cohérence pouvait être conçue en fait comme le résultat de l'application du principe de pertinence tel que défini par Sperber et Wilson (1989).

2 D'après Charolles (1978, p. 13), pour qu'un texte apparaisse globalement cohérent, il doit se composer d'une « séquence de macro-structures micro-structurellement cohérentes ».

3 Adapté de Lundquist (1980).

4 Cela présuppose évidemment qu'une séquence textuelle donnée développe un seul et unique thème, tout comme le texte développe un seul et unique sujet (ce qui rejoint le principe de « l'unité du sujet » de Chartrand et al. (1999)). Une sensibilisation à cette caractéristique des séquences textuelles doit être préalable. Elle peut être faite par des exercices de « découpage » de textes en paragraphes, qui permettent de constater que, dans un paragraphe, les énoncés sont regroupés sur la base d'un thème commun.

5 Considérer l'énoncé suivant (extrait de Charolles, 1995), et l'interprétation qu'on en fait selon qu'il suit l'énoncé a), b), c) ou d).

Énoncé : *Le lendemain, son corps était couvert de bleus.*

Contextes : a) Le grand frère de Joey n'a pas cessé de le battre.

b) En descendant la côte, Joey est tombé de sa bicyclette.

c) La mère de Joey était furieusement en colère contre lui.

d) Joey est allé jouer chez les voisins.

6 Le lecteur intéressé pourra se référer au tableau de la cohérence référentielle tel que nous l'avons conçu dans Gagnon (1998).

7 Cela rejoint le principe de « la reprise de l'information » de Chartrand et al. (1999).

8 Encore une fois, le lecteur intéressé pourra se référer au tableau de la cohérence référentielle tel que nous l'avons conçu dans Gagnon (1998).

9 Les extraits pour lesquels aucune référence n'est donnée proviennent de textes d'étudiants universitaires ou d'élèves du secondaire.

10 Voir les relations de pertinence événementielle telles que décrites dans Gagnon (1998).

11 L'incidence de chacun des types de ruptures sur la cohérence globale est une question que nous sommes en train de développer davantage dans le cadre d'un projet de recherche en cours subventionné par le FCAR et concernant l'effet de l'intégration des TIC (Technologies d'Information et de Communication) sur l'apprentissage des langues. Ce projet est mené en collaboration avec France H.-Lemonnier, Diane Huot, Josiane Hamers et Susan Parks de l'Université Laval.

Bibliographie sommaire

- M. Charolles, « Introduction aux problèmes de la cohérence des textes », *Langue française*, 38 (1978), p. 7-37.
- — —, « Towards a heuristic approach to text-coherence problems », *Coherence in Natural-Language Texts*, dans F. Neubauer (éd.), *Papers in Textlinguistics* 38, Hamburg, Buske, 1983, p. 1-16.
- — —, « Cohésion, cohérence et pertinence du discours », *Travaux de linguistique*, 29 (1995), p. 125-151.
- S.-G. Chartrand et al., *Grammaire pédagogique du français d'aujourd'hui*, Boucherville, Graficor, 1999.
- R. de Beaugrande et W. Dressler, *Introduction to Text Linguistic*, London / New York, Longman, 1981.
- O. Gagnon, *Manifestations de la cohérence et de l'incohérence dans des textes argumentatifs d'étudiants universitaires québécois*, Québec, Université Laval, 1998.
- — —, « La cohérence textuelle », *Dialague*, bulletin de linguistique de l'UQAC, vol. 11 (avril 2000), p. 21-36.
- J. R. Hobbs, « Why is discourse coherent ? », *Coherence in Natural-Language Texts*, dans F. Neubauer (éd.), *Papers in Textlinguistics* 38, Hamburg, Buske, 1983, p. 29-70.
- L. Lundquist, *La cohérence textuelle : syntaxe, sémantique, pragmatique*, København, 1980.
- L. Pepin, *La cohérence textuelle : l'évaluer et l'enseigner : pour en savoir plus en grammaire du texte*, Montréal, Beauchemin, 1998.
- M.-J. Reichler-Béguelin, « Anaphore, cataphore et mémoire discursive », *Pratiques*, 57 (1998), p. 15-41.
- — —, « L'approche des anomalies argumentatives », *Pratiques*, 73 (1992), p. 51-78.
- D. Sperber et D. Wilson, *La pertinence. Communication et cognition*. Traduit par Abel Gerschenfeld et Dan Sperber, Paris, Minuit, 1989.